

Mais il ne dit rien n'ayant pas une preuve évidente, il ne pouvait flageller la perfide et ingrate Léonie comme elle le méritait, l'écraser sous son œuvre de jalousie et d'envie.

Quand, malgré tout, le mariage de Mlle Villarceau fut décidé et près de s'accomplir, ce fut un véritable coup de foudre pour l'institutrice. Il n'y avait plus rien à faire, il lui fallait renoncer à son rêve, porter le deuil de ses visées ambitieuses.

Cependant, un premier refus n'avait pas découragé Auguste Lebrun. De nouveau il demanda la main de Léonie, en s'adressant à elle-même. Cette fois, il fut accepté.

L'institutrice ne demandait qu'à sortir au plus vite de son école.

Trois semaines après le mariage de Valentine eut lieu celui de Léonie.

Mme Villarceau remit au sculpteur sur bois une somme de douze mille francs. C'était la dot qui, depuis des années, était destinée à la jeune épouse.

Douze mille francs ! Qu'était-ce que cela ?

Léonie considéra ce nouveau bienfait comme une humiliante aumône.

Telle était cette créature astucieuse, dévorée par la jalousie et l'envie, qui sera appelée à jouer un rôle important dans cette histoire et qui passera passionnée, sombre, terrible, à travers les péripéties de notre drame.

III.—LA LETTRE ANONYME

Le docteur Villarceau s'était laissé tomber dans un fauteuil. Les coudes sur son bureau et la tête dans ses mains, il resta longtemps absorbé dans ses pensées.

Il se rappelait tout le bien qu'il avait pu faire dans sa vie et s'apercevait que ce bien, dans le plateau de la balance, était lourd à côté de la reconnaissance.

Enfin il se leva.

Son visage, tout à l'heure si tourmenté, avait repris son expression habituelle d'ineffable bonté.

Il sonna.

Presque aussitôt le valet de chambre parut.

— Veuillez, lui dit le docteur, faire prévenir Mme Delteil que je désire lui parler et que je l'attends dans mon cabinet.

M. Villarceau resta debout, attendant sa fille.

La jeune femme ne tarda pas à se présenter.

— Vous avez à me parler, mon père ? dit-elle, en offrant son front au baiser paternel.

— Oui, ma fille, je désire causer quelques instants avec toi, répondit le docteur.

En lui-même il se disait :

— Elle vient encore de pleurer.

— Tiens, reprit-il, assieds-toi là, à côté de moi, sur ce canapé.

Le docteur avait son doux sourire sur les lèvres.

La jeune femme paraissait embarrassée, inquiète.

— Valentine, dit M. Villarceau, en prenant une des mains de sa fille, il se passe ici, dans notre maison, des choses qui nous affligent beaucoup, ta mère et moi, et tu dois comprendre qu'une pareille situation ne peut pas s'éterniser, qu'elle a assez duré.

— Mon père . . .

— Ta mère t'a interrogée et tu as refusé de lui répondre ; à mon tour, je t'interroge et j'espère bien que tu ne continueras pas à garder un silence que nous ne pouvons plus surporter. La paix qui régnait ici est troublée et j'entends qu'elle y soit rétablie.

Valentine, réponds à ton père qui t'en prie et qui, au besoin, l'exige ; qu'est ce que tu as ?

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune femme.

— Ce ne sont pas des larmes que je te demande, reprit doucement M. Villarceau, mais des paroles de confiance ; sèche tes pleurs, tu as assez pleuré depuis quinze jours, et verse dans mon sein les peines de ton cœur.

Il ne m'a pas été difficile de voir qu'un nuage s'était élevé entre toi et Philippe, quelque malentendu, sans doute, et que j'ai résolu de faire cesser. Voyons, Valentine, que t'a fait ton mari, qu'as-tu à lui reprocher ?

Les yeux de la jeune femme se remplirent de lueurs sombres.

— Il me trompe ! s'écria-t-elle.

— Oh ! oh ! fit le docteur en hochant la tête.

Il reprit à haute voix :

— Et Mme Delteil est jalouse, comme elle l'a été déjà autrefois.

— Mon père . . .

Après un silence, M. Villarceau continua :

— Valentine, ne juges-tu pas un peu, beaucoup sur les apparences ? N'as-tu pas appris à te méfier de ta nature ombrageuse, de ton imagination souvent trop ardente, de ta trop grande crédulité ? Oh ! ce n'est pas toujours un défaut d'être crédule, car la crédulité est une des formes de la bonté ; mais il faut se garder d'accepter tout aveuglement.

Mais, ma fille, ne vois-tu donc pas le tort que tu te fais toi-même en supposant, en croyant que ton mari te trompe . . . Tu te rabaisse, tu te fais injure, Valentine. Tu es jeune, belle, instruite, tu as toutes les grâces de la femme et tu admets que ton mari puisse te délaisser pour une autre . . . Mais regarde-toi donc et demande-toi si, pour M. Delteil, il y a une autre femme qui puisse t'être comparée ?

Mais tu es prise d'un accès de jalousie et tu ne raisones pas. Enfin, sur quoi appuies-tu cette accusation qui te portes contre ton mari ?

— Mon père, je suis sûre . . .

— S'il en est ainsi, la chose devient grave. Valentine, qu'elle preuve as-tu de l'infidélité de M. Delteil ?

— Mon père, il ne se passe pas une semaine sans qu'il se rende à Ville-d'Avray, secrètement.

— Oh ! secrètement . . . Il peut avoir là un malade à soigner.

— Il y a là, mon père, une toute jeune femme, très jolie, avec laquelle il reste de longues heures. Elle habite une charmante petite maison au bord du lac ; c'est elle qui ouvre la porte à M. Delteil lorsqu'il arrive mystérieusement, on les voit se promener dans les allées du jardin, elle s'appuyant amoureusement au bras de Philippe, et échangeant de tendres paroles.

— Diable, diable, murmura M. Villarceau. Est-ce que tu as vu cela de tes yeux ? demanda-t-il.

— Non, mon père ; il eût été indigne de votre fille de s'abaisser à ce rôle répugnant d'espionne. C'est un ami de mon mari, M. Viochet, qui m'a appris que M. Delteil se rendait fréquemment à Ville-d'Avray.

— Comment, s'écria le docteur avec une sorte de stupeur, M. Viochet s'est rendu coupable d'une pareille trahison envers son ami !

— Ne l'accusez pas, mon père ; il m'a dit cela très innocemment, je vous assure.

M. Villarceau prit un visage extrêmement sérieux.

— Valentine, dit-il gravement, si, réellement, ton mari te trompe, il m'a trompé, il me trompe moi-même odieusement. S'il s'est rendu indigne de ton affection, il ne mérite plus la grande confiance que j'avais en lui ; alors il ne peut rester sous mon toit, il faut qu'il parte.

La jeune femme tressaillit violemment.

M. Villarceau continua :

— Nous introduirons contre lui une action judiciaire et nous obtiendrons votre séparation de corps et de biens.

Valentine était devenue livide.

— Oh ! non, mon père, pas cela, pas cela, s'écria-t-elle éperdue.

— Pourtant, ma fille . . .

— Lucien est son fils, mon père !

— Hé, que nous importe ?

— Mais je l'aime, je l'aime toujours !

— Permetts, Valentine, mais il me semble que vous vivez comme si, déjà un jugement du tribunal civil vous avait séparés.

La jeune femme éclata en sanglots.

Il y eut un silence pendant lequel M. Villarceau parut réfléchir profondément.

— Valentine, dit-il brusquement, c'est innocemment, sans mauvaise intention — et je veux le croire — que M. Viochet t'a appris que ton mari allait souvent à Ville-d'Avray, ce ne peut être lui qui t'a fait connaître ces détails dont tu m'entretenais tout à l'heure.

— En effet, mon père.

— Alors, une autre personne t'a renseignée.

Et comme la jeune femme gardait le silence :

— Valentine, reprit le docteur d'une voix lente, nous sommes en présence d'un fait exceptionnellement grave et qui peut me déterminer, moi, le docteur Villarceau, à prendre une résolution énergique ; il est de toute nécessité que je sache tout ; et cacher à ton père quoi que ce soit, serait lui faire une grosse injure.

— Mon père, j'ai reçu une lettre.

— Ah ! Et de qui est-elle, cette lettre ?

— D'une personne qui s'intéresse à mon bonheur.

— Troubler le repos d'une épouse, d'une mère, jeter la douleur dans son âme, est une étrange manière de s'intéresser à son bonheur. Qui est cette personne ?

— Je ne la connais pas.

— Une lettre anonyme, alors ?

La jeune femme courba la tête, comme accablée.

— Oh ! Valentine, reprit M. Villarceau d'un ton fort affligé, je ne croyais pas, après l'expérience que tu as acquise par la souffrance, que tu puisses encore subir la funeste influence d'une lettre anonyme, qu'un sentiment mauvais a pu seul inspirer, quand même elle te ferait connaître la vérité.

Quand as-tu reçu cette lettre ?

— Il y a eu hier quinze jours.

— Un dimanche.

— Oui.

— Elle t'a été remise ici ?

— Non, à la porte de l'église, après la messe.

— Naturellement par une personne inconnue.

— Une dame âgée, bien mise.

— Inconsciente de son action ou une complice.

— Elle s'est approché de moi et m'a dit :

— " N'est-ce pas vous, madame, qui êtes madame Delteil ?

— " Oui, madame, répondis-je.

— " J'ai ceci à vous remettre, reprit-elle."

Et elle me glissa dans la main une lettre sous enveloppe cachetée.

— Alors, tu t'es empressée de rentrer, et sans rien dire ni à ton mari ni à ta mère, tu t'es dérobée à leurs regards pour lire la lettre. Oubliant combien tu avais eu à regretter ta crédulité d'autrefois, tu as laissé descendre dans ton cœur, goutte à goutte, le poison que cette lettre distillait.

M. Delteil et ta mère remarquèrent le changement subit qui s'était fait en toi ; immédiatement ils te questionnèrent, et au lieu de leur répondre en plaçant sous leurs yeux l'écrit dénonciateur, tu t'es renfermée dans un mutisme d'autant plus inquiétant pour ta mère et peut-être même pour ton mari, que rien ne semblait pouvoir le justifier.

Au lieu de prendre bravement le taureau par les cornes, comme on dit, tu t'es dérobée à une explication pourtant si nécessaire et que tu aurais dû provoquer. Tu as préféré verser des larmes secrètes, souffrir, faire souffrir ton mari, ta mère, ton fils et donner à ton père le triste spectacle d'une désu-